

LA DANSE EN PERSE

III. — DANSES PANTOMIMES, « BEZLEI »

ON pourrait distinguer les danses pantomimes et les danses demi-pantomimes, ces dernières étant les danses où la pantomime ne constitue pas l'élément essentiel. Certaines danses de ce genre sont accompagnées de chants. Leurs thèmes sont souvent indécents, telles par exemple les danses « GOLI-GENDOM », « AMOU-SEBZE-FROCH » et beaucoup d'autres.

Un musicien, ou plusieurs d'entre eux, expliquent la pantomime. Le danseur interprète le rôle du héros ; parfois même il donne la réplique au chœur.

Voici la description de la danse pantomime « Ro-Ro-KHALA-RO » :

D'une jeune fille qui, après un mois de fiançailles, est déjà enceinte de deux mois.

La danseuse personnifie la fiancée, et le chœur la tante du fiancé.

La fiancée chante : « Va, va, ma tante, fais le « plov » de lentilles, le « plov » (plat national) de nouilles. »

Les musiciens demandent en chœur : « Depuis combien de mois es-tu enceinte ? Pourquoi n'accouches-tu pas ? »

La danseuse mime alors la confusion de la fiancée, puis la façon dont elle se maquille, s'habille, etc... « Chère tante, je suis charmée et suis prête à me sacrifier pour toi, je suis le feu de ton « khalian » (narghilé), je suis ta compagne de voyage à Chimran et à Téhéran. »

Le chœur, au nom de la tante, reprend : « Dis, grâce à Dieu, mais pas un mot à personne de ce que la fiancée d'un mois est déjà enceinte depuis deux. »

A ce moment, la danseuse, honteuse, se cache la figure.

Le chœur poursuit : « L'enfant (c'est-à-dire la fiancée) est malade » et répète neuf fois cette strophe, afin de figurer les neuf mois de la grossesse.

A chaque fois, la danseuse avance de plus en plus son ventre et, à la neuvième reprise, elle mime l'accouchement, l'enveloppement de l'enfant dans ses langes et l'allaitement.

Et le chœur termine enfin : « Mon enfant est habillée de perles, mon enfant est la fiancée de son oncle. »

Une autre danse, « Khala-Badji », qui est entièrement pantomime, ne comprend ni chœur ni dialogue. Le danseur ou la danseuse représente une vieille femme.

Toutes les danses pantomimes n'ont pas des sujets indiscrets ; il y en a dont l'accompagnement est constitué par des chants à thèmes poétiques comme « Destmali-Kourdi », « Baba-Mirem-be-Chiraz », etc... Elles sont très nombreuses et très diverses.

Il existe aussi des pantomimes sans accompagnement.

Le danseur mime la colère, l'assiduité, la courtoisie, etc... Plusieurs artistes peuvent même y participer.

IV. — DANSES RELIGIEUSES « DINI »

Ce sont les danses des derviches, de sectaires et celles que l'on danse à l'occasion des solennités funèbres du mois de « Meherem ».

Il n'est pas douteux que la Perse anti-islamique a connu, à côté des danses profanes, les danses religieuses, à l'instar de l'Égypte et de quelques autres pays. Rien toutefois de certain, concernant ces danses religieuses de l'antique Perse, n'est parvenu jusqu'à nous.

Or si nous dirigeons notre attention sur les fêtes religieuses de la Perse, et tout spécialement sur celles de quelques provinces, nous voyons que ces fêtes et ces danses comportent bon nombre d'éléments non-musulmans.

Il est plus que probable que ces éléments sont un résidu

des coutumes de la Perse anti-islamique. Comme nous le verrons plus loin, les fêtes du mois de Moherrem (premier mois du calendrier musulman) sont accompagnées de danses caractéristiques et, dans certaines provinces, de manifestations curieuses.

Le Persan, il faut le noter, possède à un haut degré le sens du rythme et le sens artistique et théâtral. Que ce soient cérémonies, salutations ou même processions et fêtes religieuses, ce sens apparaît partout : Si l'on objectait cependant à un Persan participant à ces danses religieuses que tous les mouvements et les pas qu'il exécute dans la procession ne sont que de la danse, il serait au plus haut point indigné. Pour lui, c'est une cérémonie religieuse, une manière de marquer le deuil.

Pourtant, tous les mouvements rythmiques du torse, des mains et des pieds qu'il exécute aux sons de la musique ou du chant de « Sine-Zeni » ne sont pas autre chose que de la danse. Mais un Persan n'appellera jamais ces manifestations par leur propre nom, car ses ancêtres, depuis

les temps immémoriaux, les ont toujours exécutées sous la dénomination d' « Aza-Dari », deuil de Hossein.

Commençons par les danses exécutées pendant le mois de Meherrem. Ces processions funèbres s'appellent Deste. Plusieurs centaines d'hommes y prennent part. Les uns sont à moitié nus, les autres revêtent des costumes multicolores où le vert et le noir prédominent. Le vert est la couleur symbolique du Prophète, le noir celle du deuil.

Les exécutants se forment en colonne et se frappent la poitrine. Devant les mosquées et les « Tekie », (place où se



Medjid et Nahide Rezvani.

donnent les mystères Tezie), la procession s'arrête et se dispose en cercle. Certains, les « Sine-Zen », dansent en se frappant la poitrine ; quelques-uns, les « Zendjir-Zen », se fustigent le dos avec de petites chaînes ; d'autres, les « Seng-Zen », frappent des pierres l'une contre l'autre ou des disques de bois nommés « Tekhte » (voir accessoires de danse).

Toutes ces danses sont scandées par des chants nommés « sine-zeni ». Ces chants sont souvent très agréables, mélodieux et rythmiques ; ils rappellent la passion de l'Imam-Hossein. Pendant leur exécution, un homme se place devant les autres et chante. Tous les autres se frappent en cadence la poitrine ou le dos. Dans certaines occasions interviennent le tambour, les cymbales et la flûte. Les airs des « sine-zeni » commencent lentement pour passer ensuite à des rythmes plus accélérés.

Les acteurs exécutent simultanément des mouvements rythmiques et plastiques. des pas de danse et des bonds dont voici la description. :

En se balançant, ils placent le pied droit alternativement en avant et en arrière. En même temps, ils tournent tout le corps en se frappant la poitrine au rythme du chant. Excités, ils commencent alors à faire de petits et de grands bonds.

Il existe un grand nombre d'autres pas de danse de « sine-zeni » tous originaux mais dont la description serait par trop compliquée.

Les « Zendjir-Zen » se frappent le dos d'une chaîne (« Zendjir ») en faisant des pas et des mouvements gracieux ; ils font sonner leurs chaînes au rythme de la musique. La plus curieuse des danses religieuses est sans contredit celle des « Seng-Zen ». Chacun des interprètes prend dans chaque main une pierre de petite dimension ou un disque de bois et s'en sert pour battre la mesure.

Les mains se croisent en avant du corps, sur les flancs, derrière la tête, etc... Les danseurs ne s'arrêtent pas un seul instant : ils font des petits pas à demi-pointes ou tournent en exécutant des pas très compliqués qu'il est nécessaire d'apprendre pendant longtemps et dont il faut avoir une grande habitude. Aussi, étant donné la complexité de ces pas, y a-t-il très peu de « Seng-Zen ».

Dans certaines provinces, ces processions revêtent l'aspect d'une véritable manifestation chorégraphique très joyeuse. Ainsi, à Astrabad, les acteurs des « deste » gardent leurs costumes habituels. Ayant relevé leurs manches et retroussé leur pantalon jusqu'aux genoux, armés de gaules couronnées parfois de boules de cuivre (« Chich-Per »), ils sautent et dansent dans les rues. Puis tous se mettent à courir ; ils s'arrêtent tout d'un coup, s'accroupissent et frappent leurs gaules les unes contre les autres dans un simulacre de combat. Leurs chants sont comiques, ou obscènes, ou parfois même dépourvus de tout sens.

Aucune trace de tristesse en tous cas ne peut y être relevée ; ils sont toujours pleins de génie et d'humour. [Par exemple, le huitième jour du Moherem on chante :

« Nous sommes le huitième du mois.
« La chatte est sous le plat.
« Imcheb-Chebi-Hechte ».
« Gorbe-Ziri-Techte. »]

Pendant ces journées on organise toutes sortes de jeux. L'un d'eux est le jeu de « pa-toug » où les champions rivalisent pour soulever le « toug », espèce de drapeau porté en tête des processions : c'est un carré fixé à une tige, le tout en fer ou en acier [au Caucase, on en fait en bois recouvert de velours]. L'épreuve consiste à soulever ce pesant drapeau en faisant toutes sortes de tours de force : le tenir par exemple en équilibre sur le front, les dents, etc...

Il est probable que ces jeux et ces danses, exécutés pendant un mois sacré et réservé au deuil, sont le souvenir, à Astrabad, d'une époque antérieure à l'Islam, car tous les autres Persans désapprouvent ces façons de commémorer le deuil.

Dans toute la Perse, en effet, ce mois de Moherrem (les dix premiers jours surtout) est une période de deuil et de tristesse. Néanmoins les Astrabadiens croient pouvoir exprimer leur deuil de cette manière particulière. Malgré danses, jeux et chansons où le bon sens parfois fait défaut, les spectateurs font couler de chaudes larmes.

Il y a une vingtaine d'années un gouverneur d'Astrabad avait interdit pareilles manifestations pendant le mois du Moharem. Les Astrabadiens protestèrent si vivement que, le lendemain, le gouverneur lui-même... ayant retroussé son pantalon jusqu'aux genoux, se mit à danser avec la foule.

En général, dans les croyances et les coutumes persanes il y a beaucoup d'éléments antéislamiques et païens. Souvent un Persan jure par le feu, le soleil, etc... A Astrabad même, se trouve une source appelée « Ser-Khodja » (le substantif en persan n'est ni masculin ni féminin) ; lorsque l'eau y baisse, les Astrébadiens la « marient ». On trouve quelque veuve à laquelle on donne de l'argent ou du riz : la femme se déshabille et entre dans l'eau. A partir de ce jour elle est considérée comme l'épouse de la source et les aborigènes assurent que l'eau commence alors à monter. Pareilles noces, toutefois, ne se font plus à présent.

Des coutumes semblables sont communes à beaucoup de pays de l'Orient et de l'Occident. Dans tous les cas, aucune de ces coutumes ne peut être attribuée à l'Islam.

Dans chaque province on passe le mois de Moharrem de manière différente :

A Simnan chaque corporation participe au « Deste » et porte l'insigne de son métier ; le charpentier porte la hache, le tailleur le mètre, le potier le pot, etc...

Dans la Perse centrale et dans l'Azerbaïdjan, les processions ont un caractère très majestueux et mystique.

Mais partout on rencontre les danses des « Zendjir-Zen » et des « Sine-Zeni » mentionnées ci-dessus. [Il nous est arrivé fréquemment de voir au Caucase et en Perse des spectateurs étrangers s'exciter, s'élancer dans la foule et se mettre à danser en se frappant la poitrine.]

Ces processions ont maintenant perdu leur éclat d'antan ; dans certaines provinces elles ont même définitivement disparu. Quel dommage que les pas de ces danses puissent sombrer dans l'oubli !

A. — Danses des derviches « Mougabile ».

Tous les derviches ne dansent pas. C'est seulement les derviches de l'ordre Movlevi qui dansent ou plutôt tournent. Dans d'autres ordres, les derviches se balancent simplement au rythme des hymnes. Les Movlevi sont nombreux en Turquie et en Égypte (voir photogr. des



Danse des Derviches.

derviches tourneurs à Alexandrie) où ils vivent dans des retraites nommées « Tekie » (en Perse leurs demeures s'appellent « Khanegah »). Les derviches tourneurs ont pour costume une ample et longue robe par dessus laquelle ils revêtent des gilets ; ils ont en guise de ceinture un châle enroulé et sont coiffés de hauts bonnets de feutre.

En Perse, ces derviches dansent dans leurs costumes habituels.

Voici la description de leurs séances : Le supérieur « Mourchid » ou son adjoint « Naib » ayant rassemblé quelques derviches, commence par chanter les dystiques « Mesnevi » du livre mystique de Djalal-Eddin-Roumi. Ce chant est accompagné par un orchestre composé de flûtes et de tambours de basque. Les derviches, levant les bras et penchant la tête, commencent à se balancer lentement sur place. Peu à peu ces mouvements de balancement deviennent rotatifs et les derviches se mettent à tourner lentement sur eux-mêmes. En accélérant de plus en plus l'allure, ils parviennent à tourner avec une rapidité extrême et continuent jusqu'à ce qu'ils entrent en extase mystique.

Notons que l'aspect des derviches persans est, si l'on peut dire, très théâtral : ils portent la barbe longue, le bonnet haut et conique ; leur robe est ornée de chapelets. Ils tiennent dans une main une hache à double tranchant ou une massue, dans l'autre une sébile en écorce de noix de coco « Kech-Kol » ; ils ont sur l'épaule une peau de tigre ou de panthère et une corne « Kerna » ou « Nefir » pendue en bandoulière. Cette secte des derviches-tourneurs fut fondée par Djelal-Addin-Roumi (1207-1263), auteur des distiques mystiques « mesnevi ».

Le savant Hadji-Zeinal-Abdin-Chirvani, dans l'édition du livre des mesnevi de 1893 à Bombay, donne en notes originales un abrégé de la règle des Movlevi. Nous en citons quelques traits caractéristiques :

Ces derviches portent un bonnet de feutre nommé « Tadj », qui veut dire couronne et par extension la couronne du règne de la vérité. Ceux du rang supérieur entourent le tadj d'un petit turban dont le nom est movlevi, tout comme le nom de l'ordre. Ils chantent leurs hymnes religieux « Zikr » au son de la flûte et du tambour de basque.

La règle oblige quiconque désire entrer dans l'ordre à peiner pendant 1001 jours de la façon suivante, savoir : faire l'écurier pendant 40 jours ; nettoyer les cellules de ses confrères pendant 40 jours ; porter de l'eau pendant 40 jours ; fendre du bois pendant 40 jours, et ainsi de suite jusqu'à l'échéance des 1001 jours du noviciat.

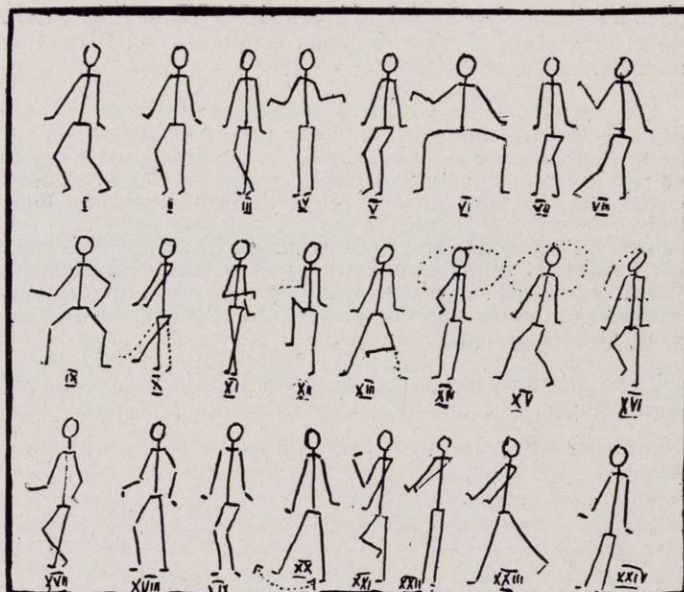
Si le novice, ne serait-ce qu'un jour, manque à ses fonctions, il est obligé de recommencer. Si, par contre, il est reconnu avoir bien fait ses exercices on lui prépare une cellule où il sera à l'aise pour prier et mener une vie contemplative.

B. — Danses sectaires des « Bozgala-Bendi ».

Non loin de Birdjend, dans la localité de « Se-Deh » (Khoraçan), il existe une secte particulière, les Bozgala-Bendi, pareille à la secte russe des « Khlysty », connue dans le monde entier. On les confond ordinairement avec les Ismaélites mais les Bozgala-Bendi n'ont rien à faire avec eux. Ils s'attribuent une origine italienne et leur langue a quelque affinité avec le latin.

Ces sectaires, hommes et femmes, se réunissent une fois l'an dans la plus longue nuit de l'hiver (Chebi-Ielda). Leur chef ou « Cheikh » siège sur une estrade élevée et récite les prières accompagnées par le « Se-Tar » (sorte de mandoline à trois cordes). Devant lui on tient un bouc, entre les cornes duquel brûle un cierge qui tient lieu de tout éclairage. Les hommes se placent d'un côté du « Cheikh », les femmes de l'autre en gardant leurs distances. Tous portent leurs vêtements d'apparat.

Lorsque le « Cheikh » a fini de réciter les prières, il frappe le bouc d'un coup de bâton ; le bouc s'enfuit aussitôt et le cierge s'éteint. C'est alors que les femmes s'approchent



Pas et Mouvements des Danses Persanes.

du « Cheikh » en dansant et jettent devant lui des morceaux d'étoffe ; elles se retirent par bonds et regagnent leurs places.

Les hommes, à leur tour, s'approchent tous ensemble du « Cheikh » en sautillant, en battant des mains et en poussant des cris. Chacun relève un morceau d'étoffe et le présente au « Cheikh ». La femme à qui était le morceau de tissu appartient alors à l'homme qui l'a ramassé, durant trois jours et trois nuits. Ensuite on égorge le bouc et l'on mange sa chair.

Le nom même de ces sectaires dérive d'ailleurs du persan « Bozgale » qui veut dire « bouc ».

Il y a quelques années, le gouvernement persan interdit ces réunions et le dernier « cheikh » prédit à toute la Perse un châtiment de la part de Dieu.

C. — Les hommes salamandres « Djouki ».

Aux environs d'Astérad vit une tribu, connue sous le nom de « Djouki » ou « Godar ».

Ces gens exercent différents métiers, ceux de bûcheron et de chasseur de sangliers surtout (ces bêtes dévastent en effet les rizières et leurs propriétaires rétribuent les Djouki qui les exterminent. Certains sont chanteurs ambulants, ils parcourent les villages et chantent des chansons de geste en s'accompagnant du « do-tar » (sorte de mandoline à deux cordes). Ils se disent issus de l'Inde ; ils sont généralement de haute taille et leur teint est très foncé.

Ces « Godar » s'adonnent au mysticisme et possèdent un chef appelé « Pir » (vieillard).

Une fois par an, le dixième jour du Moherrem ils se réunissent en quelque salle exigüe. Le « Pir » ouvre la séance par le chant de la « Gesside », louange à Ali. Quelques-uns exécutent une danse semblable au « Zendjir-Zen » (voir danses religieuses) en se frappant de très lourdes chaînes. Ensuite on apporte un réchaud tout plein de braise ardente. Le « Pir » saisit la braise à mains nues et la passe à d'autres, puis il jette le feu sur eux. Les participants saisissent alors eux-mêmes la braise, la mettant dans leur sein, sans dommage pour leur corps ni leurs vêtements.

V. — DANSES GUERRIÈRES « DJENGI »

Les danses guerrières ne sont à présent ni nombreuses, ni répandues. Elles se sont conservées seulement dans divers pays montagneux et dans le Seistan ou Bludjistan,

chez les tribus kurdes, etc. Nous-mêmes avons été témoin, dans le Seistan, d'une exhibition originale, constituant la danse traditionnelle de cette contrée :

Un danseur, sabre en main, dansait encerclé par la foule des spectateurs, aux sons du violon persan « Kemantcha » et de la « Zorna », sorte de hautbois. Il faisait de grands bonds en simulant une attaque ; ou il reculait, s'accroupissait, cachant sa tête pour parer les coups d'un adversaire invisible ; puis, relevant une jambe, il sautait très vite par dessus son sabre ; il l'enfonçait dans la terre et mimait un corps-à-corps avec l'ennemi imaginaire, après quoi il dansait autour du sabre et entonnait le « Ridjaz », provocation au combat. Aussitôt un autre danseur s'avavançait, armé lui aussi d'un sabre et ils dansaient ensemble.

Dans d'autres endroits, le danseur, outre le combat, simule également une chasse ; en dansant lentement il se

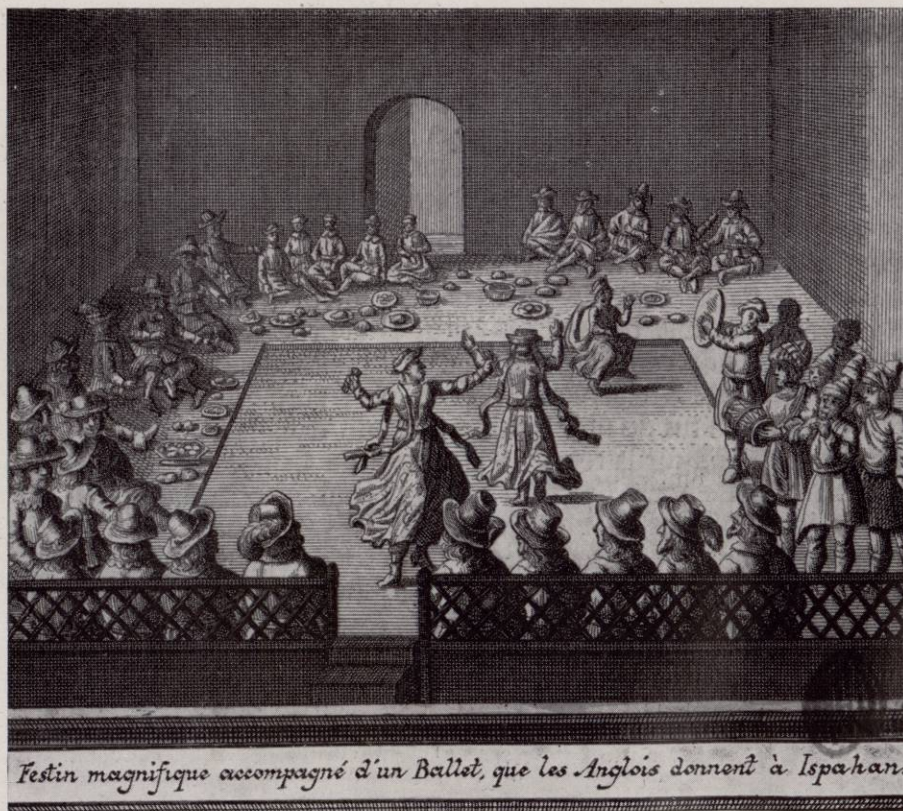
rapproche de sa victime, puis l'ayant tuée, il exécute la danse de la victoire. Quelquefois même le danseur est armé d'un fusil ou d'un poignard qu'il tient au début de la danse entre ses dents. Quelques danses guerrières des montagnards ressemblent aussi, comme musique et comme mouvements, à la « Lesginka » caucasienne.

D'autres danseurs enfin représentent des héros légendaires. Pendant l'exécution, ils chantent les vers de « Chah-Name » de « Firdoosi ».

Remarquons d'ailleurs que les danseurs persans improvisent souvent, mais c'est surtout dans ce genre de danses que l'artiste donne libre cours à sa fantaisie créatrice.

(à suivre)

MEDJID REZVANI.



Festin magnifique accompagné d'un Ballet, que les Anglois donnent à Ispahan.